Samedi 10 mai 2014 - 10 h 19 [GMT + 2]

NUMERO 400

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

Courage les enfants !

Allons z'enfants (4), la chronique de Daniel Roy

Dans le cadre d'un travail de recherche à visée pédagogique, il est demandé aux enfants fréquentant une classe de l'école élémentaire publique, en présence de leur institutrice et de la responsable de cette recherche, qui en témoigne auprès de moi, ce que signifie pour eux « être courageux ».

Les réponses fusent : « Ceux qui sont courageux, ce sont les super-héros, qui ont des super-pouvoirs pour détruire les autres » ; « Luc Skywalker, il est très courageux » ; « ceux qui poussent et qui font tomber »…

Faut-il en conclure que le courage vient aux enfants par l'identification, toute imaginaire, au plus fort, et déplorer à l'envi que si tôt la loi du plus fort s'installe dans l'âme enfantine comme la norme ?

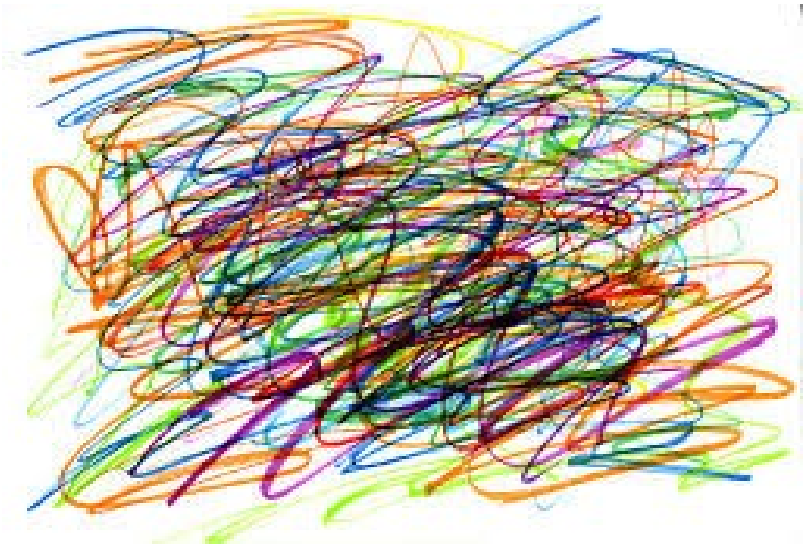
Les réponses citées plus haut, jusqu'ici largement masculines, induisent peut-être un biais de perspective, comme en témoigne la remarque d'une des fillettes : « Moi, quand je vais à la piscine, j'ai pas envie, alors je suis courageuse ! ». Belle répartition des rôles selon les stéréotypes de genre, diront nos modernes *abcd*aires : aux garçons les modèles bêtifiants de l'hégémonie iconographique télévisuelle, aux filles le recours au narcissisme !

Nos chères têtes blondes, et brunes, n'en ressortent pas grandies, et il est bien temps de revoir nos méthodes éducatives qui transmettent de si piètres images.

La réponse féminine, apparemment plus « personnelle », nous permet pourtant d'envisager le courage sous un autre angle : et si les réponses de chacun des enfants prenaient strictement appui sur *le point d'angoisse* de chacun ? Dans cette perspective les super-héros et autres gros bras ne fonctionnent pas ici comme modèles identificatoires pour les enfants, mais viennent désigner le lieu de la rencontre par l'enfant avec l'angoisse. Ce ne sont pas les héros qui seraient les modèles du courage parce qu'ils surmontent toutes les épreuves, c'est l'enfant lui-même qui prend idée du « courage » en s'affrontant à sa propre angoisse qui le « bouscule » et risque de le faire tomber.

N'est-ce pas ainsi que « le courage » est entré dans le discours, pour nommer ce point de rencontre ? Pourquoi les dites grandes personnes se plaisent-elles à croire que leurs enfants n'auraient du courage qu'un abord issu de la valse des images, alors que celles-ci ne sont ici que moyen pour nommer ce qui en eux se réalise chaque fois qu'ils rencontrent « les significations les plus lourdes de l'existence » ?

Cette petite enquête, et celle qui en recueillit le miel - ici remerciée -, nous rappellent « qu'aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années ». Hardi, les enfants !

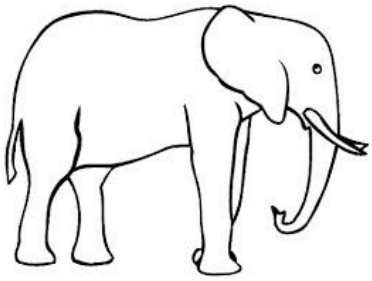


Les liens invisibles

(In)actualité brûlante,
la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Il ne venait pas à l'adolescent l'idée
que des écrivains puissent être obscurs
parce qu'ils cherchent plus de clarté,
du moins comprenait-il qu'en ne lui
concédant rien ils honorent celui qui
s'aventure à les lire.
Marcel Cohen, L'homme qui avait peur des livres, *p.48* (1)

Croiser Marcel Cohen vous gratifie d'une chance difficile.
C'est un peu comme la psychanalyse.



Au départ, on est dans ses livres « comme un éléphant dans un magasin de porcelaine » (dit Lacan parlant des psychanalystes débutants) et si l'on casse, c'est qu'on a raison, on n'en doute même pas. Je tiens à dire que Marcel Cohen a écrit sur les éléphants après les avoir rencontrés, un peu autrement que ceux que Lacan invita à son premier Séminaire public. Et qu'il aime dire et même redire – ce qui nous permet de mesurer l'inclinaison de notre pente à l'oubli – qu'un autre Marcel, Cuvier, s'est trompé en évaluant à 40 000 le nombre des muscles qui en composent la trompe, car il convient de presque tripler ce nombre pour arriver à l'exacte vérité. Il ajoute lorsqu'on l'interroge sur son sérieux qu'il se plaît à nous faire part à nous de cette erreur, car sachant comme nous combien notre époque aime les chiffres, il se risque à y introduire en passant la catégorie contingente du chiffre ironique, dont il lui semble intéressant, bien que difficile, de mesurer les effets.

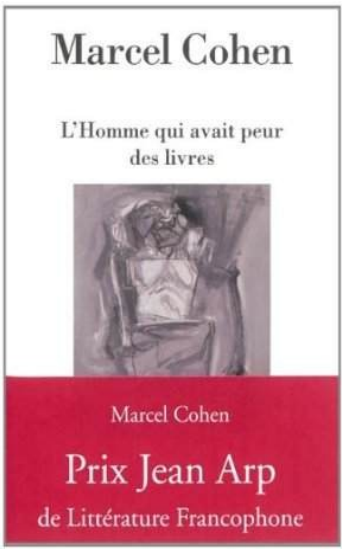
Ce commencement, cet éternel instant n'échappe pas pour autant à la durée.
Il y a chez Marcel Cohen la structure du détail qui soudain saute aux yeux, à l'esprit, sur la page où il dépose ses premiers mots.

Mais voilà que la diachronie s'est emparée de la synchronie et l'emporte avec elle, voilà qu'entre les deux lignes du graphe du désir le texte se trame et qu'émergent de lui des notes qui sont autant de défis. Je dis « défis » car il me semble que, pour Marcel Cohen, les choses à écrire, à transformer en « faits », se sont présentées ainsi, qu'il les a relevées comme telles et qu'en nous les offrant, il nous les soumet sans pour autant nous mâcher le travail. Plutôt nous fait-il entendre que notre existence ne consonnera jamais avec rien d'autre que la note dont la lecture de ses livres révèle en nous la présence et l'être en souffrance, que si nous

l'oublions nous ne pourrons qu'y être ramenés. Nous n'aurons donc plus d'autre choix que celui d'essayer de faire à notre tour entendre cette note qui ne pourra que sonner faux, ce qui ne nous dispense en rien de bâtir notre pupitre et d'entretenir notre instrument.

De fausse note en faux pli, Marcel Cohen avance.
Son mouvement est comme celui des planètes. Il est fait d'innombrables segments qui semblent autant de saccades, rétives à se résorber jamais dans le tracé harmonieux d'un trait.

Le dernier recueil qui vient de paraître comprend des textes parus en revues, certains avant ceux qui composent l'avant-dernier, et un texte inédit qui lui a donné son titre. Il comporte aussi un entretien qui reprend certains thèmes également abordés dans la transcription d'une partie de la conversation que quelques-uns d'entre nous eûmes avec Marcel Cohen avant et pour le Congrès de l'AMP, à paraître dans la prochaine livraison de *La Cause du désir*. Rien n'y est compliqué. La prose est limpide sans être dépouillée. Son architecture d'ensemble semble répondre de celle de chaque texte qui la compose, comme l'arbre de chacune de ses feuilles, ou plutôt, le mur de ses pierres, et non pas le mur mais un mur. Un mur de plus, ou de moins. Un livre qui sera ou ne sera pas un mur, selon qu'il rencontrera ses lecteurs.



L'homme qui avait peur des livres n'avait peur ni des livres ni de rien.
Il cherchait la manière de briser le silence de son temps, tout en le respectant mais sans le fétichiser. Il cherchait peut-être même à le refonder.
Il cherchait la manière de garder au silence son pouvoir de recréation.
Il cherchait à faire avec la répétition comme au théâtre ou à l'orchestre, seul comme une planète, sa trajectoire écrivant le chiffre de sa dignité.

L'homme qui avait peur des livres est un chef d'œuvre.
J'ai eu un peu peur d'écrire cette phrase quelque peu sentencieuse, car après tout, pourquoi vouloir gagner des lecteurs à un écrivain qui se garde du succès ?
Mais non, je n'ai pas peur ; j'emboite le pas à la détermination de Marcel Cohen, à l'Homme Cohen. Je ne l'imite pas, je le lis, et partager cette expérience avec d'autres augmente mon bonheur de lire et mon courage devant la difficulté.

(1) Cohen M., *L'homme qui avait peur des livres*, ed. Arfuyen, Paris-Orbey, 2014

Nebenmensch

par Armelle Gaydon

> [Il y a] une certaine homologie entre ce qu'on appelle œuvre de l'art et ce que nous recueillons dans l'expérience analytique. De l'art, nous avons à prendre de la graine. (Lacan) (1)

Là où le réel se découvre, règnent la stupeur, la brutalité, l'égarement. Si l'on part du principe que la fonction de l'artiste est de nous donner accès au réel, on s'étonnera moins devant le surgissement actuel du thème de la folie dans le travail d'un nombre grandissant d'artistes contemporains. Comme ce qui a trait à l'asile, à l'enfermement, à l'exclusion, au handicap - au rejet de la différence -, la folie est certainement un des noms du réel au XXI[e] siècle. C'est le cas de l'autisme également.

C'est pourquoi les nombreuses projections du film *A ciel ouvert*, réalisé par Mariana Otero, constituent un événement de si grande importance pour notre champ. De son tournage au Courtil, institution accueillant des enfants autistes et psychotiques, Mariana Otero dit ceci : « Au Courtil, j'ai trouvé (…) des gens qui, sans être cinéastes, font le même métier que moi : ils essaient de voir le monde par les yeux des autres » (2).

Ce que l'artiste comme le psychanalyste savent, c'est que le regard et donc l'image ne sauraient rendre compte du réel. Le réel est vraiment ce qui ne peut se voir, ce qui échappe à la représentation. Rejoindre cette part non visible, tourner inlassablement autour, chercher à la nommer et à lui donner une forme, c'est ce qui pousse l'artiste vers la nécessité de créer.

L'exposition *L'asile des photographies* se tient actuellement à la *Maison Rouge* à Paris (3). Ce travail percutant sur l'asile psychiatrique de Picauville, dû à Mathieu Pernot, rend perceptible à quel point sont rares les représentations de l'enfermement et de la marginalité. Nous n'avons ni nouvelles, ni images, ni témoignages en provenance de ces lieux. Comme l'avait montré Foucault, les interdits du discours privent la parole du fou de toute légitimité. Les résidents des hôpitaux psychiatriques sont privés de parole tout autant que d'image. Ce n'est plus « couvrez ce sein que je ne saurais voir » (on n'a jamais autant montré les corps) mais c'est « cachez cette folie », cet autisme, ces asiles, ces migrants, ces femmes... « que notre société ne saurait voir ».

Alors il revient aux artistes de nous donner à voir. C'est ce que fait le grand Philippe Pasqua lorsqu'il donne figure au plus vulnérable : les corps et les visages, mais aussi les trisomiques, les aveugles, les transsexuels, les femmes… Il est intéressant d'apprendre que Philippe Pasqua, alors que sa cote s'est envolée, coupe court et part s'isoler deux ans dans une retraite hors du monde pour donner vie et chair aux formats toujours plus larges qui sont sa marque de fabrique. Comme si seuls la crudité extrême de ses toiles ainsi que la démesure de leurs formats semblaient en mesure de contrer l'épaisseur du silence dont il extrait ces êtres auxquels il donne vie (et visibilité).

Arnaud, par Philippe Pasqua

L'autisme n'avait ni corps ni visage. Avec les film d'Ivan Ruiz (*D'autres voix)* et maintenant de Mariana Otero, voilà qu'il accède à la représentation. La réalisatrice a voulu partager avec le public une expérience d'extraction, pour elle saisissante : « en passant du temps [au Courtil], en écoutant les intervenants dans les réunions, en les interrogeant sur les enfants, en replongeant dans le quotidien, j'ai commencé peu à peu à voir ce que je ne voyais pas au début. L'invisible est devenu visible. (…) Mon regard a changé. (…) J'ai fait une expérience étrange. L'expérience d'un dessillement du regard », analyse-t-elle dans l'intéressant livre qui complète son film (4).

Mon hypothèse est que nous ne remporterons pas la *Bataille de l'autisme* (5) sans les artistes. Que de même nous n'assurerons pas la survie de la psychanalyse sans eux. Lorsque Lacan énonce que « de l'art nous avons à prendre de la graine », sa proposition est à prendre dans sa radicalité : il s'agit de placer l'artiste « en position de tiers » (6), de prendre appui sur sa capacité à côtoyer le réel, et cela « dans l'attente de devoir à la fin donner sa langue au chat » (7). À la fin, donner sa langue au chat, c'est laisser le dernier mot (ou plutôt le premier mot, car l'artiste nous précède) à l'artiste, condition pour aller plus loin : en effet « ça va loin, dit Lacan, de situer l'écrit ainsi, comme ce bord du réel, [comme] situé sur ce bord » (8).

Parce qu'il nous fraye la voie, l'artiste doit être pour nous un *Nebenmensch* (9). Un proche.

(1) Lacan J., Le Séminaire, Livre XXI, « Les non-dupes errent » (1973-1974), inédit, leçon du 9 avril 1974.
(2) Otero M., Brémond M., *À ciel ouvert, entretiens. Le Courtil, L'invention au quotidien*, Édité par Buddy Movies, p.9. En vente sur Ecf-Echoppe.
(3) *L'asile des photographies*, exposition de Mathieu Pernot et Philippe Artières. Jusqu'au 11 mai 2014 à la *Maison Rouge*, 10, boulevard de la Bastille, 75012 Paris (mercredi au dimanche, de 11h à 19h, nocturne le jeudi jusqu'à 21h)
(4) Otero M., Brémond M., *À ciel ouvert, entretiens, op. cit.*, p.9.
(5) Laurent É., *La Bataille de l'autisme, De la clinique à la politique,* Paris, Navarin Le Champ freudien, 2012.
(6) Lacan J., Le Séminaire, Livre XXI, « Les non-dupes errent, leçon du 9 avril 1974, *op. cit.*
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*
(9) *Nebenmensch***,** littéralement « l'humain proche » (l'Autre), celui auquel a affaire l'*infans*, et de la rencontre avec lequel Lacan fait, à la suite de Freud, l'origine de toute éthique. Cette rencontre réelle, inaugurale, avec la béance et avec l'Autre, fraye la voie : elle s'accompagne d'un jugement qui conditionne les rencontres suivantes.

LU CE JOUR

par François Regnault

7 mai 2014

Lu ce matin encore dans l'Almanach Vermot, qui m'est toujours si cher :

« Petite chronologie des inventions :
1851 : Fermeture éclair, Élias Howe (US)
1853 : Aspirine, Charles-Frédéric Gerhardt (France)
1854 : Ascenseur avec frein, Elisha Grave Otis (US)
1860 : Bande velpeau, Alfred Velpeau (France)
1861 : Mitrailleuse, Richard Gatling (US) »

Sait-on que dans le *Protée* de Paul Claudel (dont le Docteur Lacan m'a dit le 12 novembre 1966, à Guitrancourt, que le drame satyrique *Protée*, qui suivait naturellement l'*Orestie*, la trilogie d'Eschyle, eh bien ! nous ne l'avions pas perdu, nous l'avions, c'était Claudel qui nous l'avait rendu), dans le souvenir que j'en avais pour l'avoir vu créé quelques jours après la mort de Claudel le 23 février 1955, on voyait justement Hélène, recueillie dans l'île de Naxos par Protée, se réjouir de l'invention de la fermeture éclair.

Relu ce matin le passage. Pas de fermeture éclair du tout, mais ceci : sur l'île de Naxos, donc, où Hélène vient d'accoster, elle se renseigne sur la mode. Elle demande à la nymphe Brindosier : « Et comment fixez-vous votre corsage ?

BRINDOSIER **:** Par derrière, naturellement.

HÉLÈNE **:** Par derrière ! par la bonne Déesse ! un corsage qui se ferme par derrière !

BRINDOSIER : Voyez-vous ces boutons ? Il n'y a qu'à pousser dessus, et clac !

HÉLÈNE : Que c'est ingénieux ! laissez-moi essayer moi-même. Clic je tire. Clac je pousse. Clic, clac, clic, clac !

BRINDOSIER : On appelle cela des boutons à pression.

HÉLÈNE : Que vous êtes heureuse ! je rougis de mes agrafes scythiques. » [*Protée*, 2ème version, acte II, scène III]

Ma fermeture éclair est donc un souvenir-écran. Mais alors, qui a inventé le bouton pression ? Lu aussitôt dans le Wikitionnaire : le Danois Bertel Sanders en 1807 !

8 mai 2014

Lu dans le magazine* Philosophie / Mensuel N°79 *: « Existe-t-il une pensée fasciste ? »

Ma réponse : « Bien sûr que oui, et pourquoi pas ? ».

Dans ce même mensuel, à propos de Heidegger :

« La récente publication des "Cahiers noirs" de Heidegger fait l'effet d'une bombe : le philosophe met explicitement les concepts fondamentaux de sa métaphysique au service d'un antisémitisme désastreux. Au risque d'invalider l'une des pensées les plus profondes du XXe siècle», par Martin Legros.

Je ne me hâte pas de le croire sur parole, Martin Legros, le rédacteur en chef de ce mensuel, qui conclut : « L'article du récent *Dictionnaire Heidegger* paru à l'automne aux éditions du Cerf est d'ores et déjà invalidé : "Il n'y a pas, y lisait-on, dans tout l'Œuvre de Heidegger publié à ce jour (84 volumes sur 102), une seule phrase antisémite."» Comme l'a reconnu avec une grande honnêteté France-Lanord, l'auteur de ces lignes, manifestement bouleversé par la publication des "Cahiers noirs" : "Il faut absolument modifier cette entrée de dictionnaire".

Legros ajoute qu'on trouve aussi dans ces cahiers des propos plus tardifs contre l'antisémitisme qualifié d'« insensé et abject ».

Tout le monde savait que l'œuvre entier de Heidegger n'était pas publié. Le débat sur l'engagement dans le nazisme a connu un acmé lors de la publication du livre de Victor Farias (*Heidegger et le nazisme*, Verdier, 1987) avant celui, bien plus sérieux, de Hugo Ott (*Martin Heidegger / Éléments pour une biographie*, Payot, 1988). Y aura-t-il de nouveau débat quand les "Cahiers noirs" seront traduits en français ? J'en doute. Si cela a lieu, je gage que cela sentira le réchauffé, car chacun s'est fait sa religion sur cette affaire.

Re-feuilletant le beau livre de Frédéric de Towarnicki (*À la rencontre de Heidegger*, Arcades Gallimard, 1993), soldat français disciple de Heidegger, « premier visiteur de Heidegger dans l'Allemagne en cendres », à Zähringen, il pose un jour la question à Heidegger de son « engagement désastreux en 1933 » : « Je me souviens que Madame Heidegger me regarde, pétrifiée. Surpris, après un moment de silence, Heidegger se pencha vers moi avec l'expression grave de quelqu'un qui s'apprête à livrer un grand secret : "Dummheit " […] Par stupidité. »

Dummheit ! La connerie de tout un chacun ? La débilité selon Lacan ? Pourquoi un philosophe en serait-il exempt ? Est-ce une « raison suffisante » ?

Quant à ce que Lacan appela « cette résurgence, par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture », je ne cesse de méditer ce passage qui termine le Livre XI du *Séminaire* (page 247).

Succomber à la fascination du sacrifice ! Peu de sujets pour n'y pas succomber. Vous ? Moi ?

Illustration ci-dessus : La tour de Hölderlin à Tübingen

« Ce que les Allemands doivent d'abord rencontrer comme ce qui leur est étranger et dont ils ont à faire l'épreuve à l'étranger, c'est le *feu du ciel*. » Heidegger (« Souvenir », 1943, dans *Approche de Hölderlin*)

9 mai 2014

Lu dans* Manifeste 2014*, (la revue L'étincelle ♯ 11), programme de l'IRCAM, une interview de Pierre Guyotat, qui vient de faire paraître* Joyeux animaux de la misère *(Gallimard), dont des extraits seront lus par Stalislas Nordey pour ouverture de ManiFeste 2014 (Festival du 11 juin au 10 juillet).

« Mon envie verbale me pousse autant vers *Géhenne* que vers ce restant d'humanité : ça commence dans les mâchoires. *Joyeux animaux de la misère* m'a posé problème : ai-je le droit de faire cela, alors que je suis dans une œuvre plus radicale, ai-je le droit de me détendre ? »

Le sujet : « Une mégapole intercontinentale et multiclimatique constituée de sept mégapoles dont l'une au moins est en guerre. Vaisseaux spatiaux, drones occupent l'espace céleste. En bas, animaux, monstres, fous de "dieu". […] Trois putains y traitent un tout-venant de travailleurs – époux souvent trompés, pères prolifiques –, de fugitifs, d'échappés d'asiles, de meurtriers : deux mâles, un "père" et son "fils", Rosario, une femelle en chambre à l'étage et qui ne dort jamais – un chien la garde. Les deux mâles sont renforcés, en cas d'affluence, d'un "appoint", époux abandonné avec enfants ; la femelle est le but sexuel mais il faut passer par l'un des deux mâles, le tarif comprend les deux prises. »

On lui demande s'il conçoit un monde, s'il entre dans un monde. Il répond : « Quand je l'écris, il est devant moi, j'en fais partie moi-même. Ce n'est pas un texte qu'on écrit sur un secrétaire Louis XV ! J'étais en contact avec ces figures, j'étais comme elles, mis à nu. Je précise encore un fois qu'il n'y a aucune activité sexuelle chez moi pendant la conception de tout cela : abstinence sexuelle complète depuis près de trente-cinq ans. »

Je me suis précipité pour acheter le livre, comme pour *Éden, éden, éden*... Enfin un écrivain en ces temps de misère!

Cela commence ainsi:

« ..."... et si je t'y mets ma paume à ta fesse...? " – "mets-z-y que mon strass fluo nous éclaire ton panaris d'entre tes doigts..." – "... de quoi que tu me sais un panaris?" – "à l'odeur, l'homme!" – "... que, belle croupe courbée, tu nous vomis en décharge pleine nous rendre au couchant rouge ses remugles et tu me flaires un panaris te toucher ta fesse par-derrière?" – »

Et la suite... Vous y trouverez un usage étonnant de "que", la conjonction de subordination. Et de l'infinitif.

Il dit encore : « La façon dont j'ai travaillé ce texte, dans cet état de grand bonheur, dont je retombe en ce moment, me fait penser à la mystique : l'imagination et l'hallucination. Les mystiques sont de grands amoureux, très audacieux. Sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse de Lisieux même. La chair dans toute sa splendeur. »

Relu, du coup *Encore,* (le Séminaire XX de Lacan), chapitre VI, § sur les mystiques.

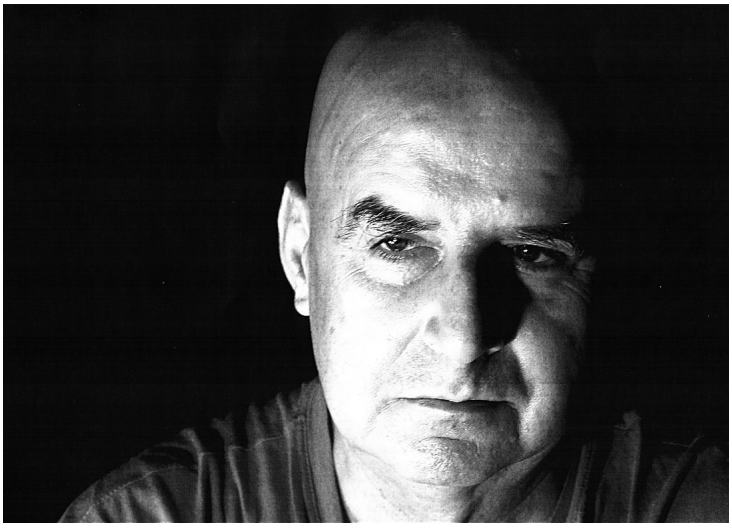


Illustration : Pierre Guyotat

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller,

eve miller-rose, eric zuliani

édition cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller
▪pour babel
-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky
-Lacan Quotidien au brésil angelina harari
-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

-pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors
-pour Caravanserail, Fouzia Liget
-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com
▪technique mark francboizel & olivier ripoll
▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.